

# La leçon de Rabelais, les yeux et les oreilles

Avec sa volonté forcenée d'une ouverture au monde, Rabelais s'inscrit dans l'immense bouillonnement de la Renaissance.

Que nuit de toujours savoir et toujours apprendre, fût-ce d'un pot, d'une guedoufle, d'une moufle, d'une pantoufle ? À Epistémon qui hésite à aller consulter la sibylle de Panzoust, soupçonnée d'être un suppôt du diable, Pantagruel réplique par ce plaisant éloge de la curiosité. La nature elle-même semble en établir la légitimité ; « non sans cause », dit le Géant, elle nous a fait les oreilles toujours ouvertes, « n'y apposant porte ni clôture aucune », alors que nos yeux, eux, peuvent se fermer au monde. Les yeux sont assurément l'une des voies du savoir : Pantagruel est dit « amateur de pérégrinité et désirant toujours voir et toujours apprendre ». Mais, dans cette quête, les oreilles semblent bien l'emporter. Ce n'est peut-être pas sans raison que Gargantua a choisi, pour venir au monde, de sortir par l'oreille de sa mère. Et Frère Jean, qui n'est guère avide d'accroître son savoir, soutient qu'il n'étudie jamais de peur des oreillons, des « auripeaux ». Nous sommes ainsi faits pour que « tous jours, toutes nuits, continuellement, puissions ouïr, et par ouïe perpétuellement apprendre ».

Les oreilles grandes ouvertes, attentif à tous les savoirs, Rabelais est un témoin actif de la culture de son temps. Il en a l'ampleur et

brasse avec aisance théologie, droit et médecine, comme il accueille des savoirs plus secrets ou qui n'accèdent guère à l'expression écrite : on sait quel document exceptionnel est son œuvre pour les historiens de la culture populaire. De la culture de son temps, il a aussi l'ambition ; il est l'un des premiers à introduire en français le mot « encyclopédie » – et il ne lui donne pas le sens mou auquel nous sommes accoutumés : l'encyclopédie, pour lui, ne consiste pas à savoir tout de tout, mais bien à disposer d'un savoir attentif à sa propre cohérence, essentiellement soucieux d'apercevoir les connexions des disciplines. Pour traduire ce mot qui est encore un néologisme, du Bellay parle du « rond des sciences », et Guillaume Budé forge le bizarre équivalent d'« érudition circulaire ». C'est bien ainsi que Rabelais l'entend : Gargantua invite par exemple son fils à apprendre les plus beaux textes du droit civil en les confrontant avec la philosophie.

## Revenir à l'authenticité

Rabelais témoigne encore de la culture de son temps quand il en recommande la méthode principale, qui porte le beau nom de « philologie » : il faut revenir aux textes rendus autant que possible à leur authenti-

cité et débarrassés des gloses qui les chargent et les souillent, à la façon – cette rude image est de Pantagruel – d'une « belle robe d'or triomphante et précieuse à merveille » qui serait « bordée de merde ». Cette méthode consiste aussi à conjoindre sans cesse les mots et les choses, les *verba* et les *res*. Pantagruel n'étudiera pas seulement Plutarque et Platon, mais aussi Pausanias et Athénée, ces antiquaires si soigneux de consigner les choses et de nous en transmettre l'épaisseur : la philologie est tout le contraire de la logophilie, qui aime les mots pour eux-mêmes.

Comme les novateurs de son époque, Rabelais croit à l'éducation, mais, comme eux aussi, il ne la conçoit que comme une sorte de va-et-vient entre l'observation du monde et le témoignage des livres, et ceux-ci ont assez d'importance pour que, pendant les repas, on s'informe de la qualité des aliments dont on se nourrit en se reportant aux grands auteurs qui en ont traité, au point, pour en être plus assuré, de les faire apporter à table. Le savoir des autres est appelé à guider et à contrôler l'expérience ; les oreilles sont appelées à guider et à contrôler le témoignage des yeux.

Ni les yeux ni les oreilles ne suffisent séparément à fonder le savoir ; pour l'établir, leur collaboration est nécessaire. Epistémon, entrant dans la chaumine de la sibylle de Panzoust, a tort de s'assurer, au vu de sa seule apparence, qu'elle est une vraie sibylle. Mais ceux qui se contentent d'ouïr ont également tort : Ouï-dire, qui tient « école de témoignerie », est « aveugle et paralytique des jambes » ; il ne se soucie ni de regarder ni d'aller sur place et se contente de ragots et de rumeurs. La bibliothèque doit s'ouvrir sur le monde, le monde entrer dans la bibliothèque : ainsi va le savoir de la Renaissance.

Ce savoir qui fait la part si belle aux Anciens est tout entier tourné vers la modernité : la vérité est fille du temps, nous ne sommes pas condamnés à la pure répétition. C'est la conviction des hommes de la Renaissance : parmi

bien d'autres, Ambroise Paré l'affirme au début de son œuvre, comme, de son côté, le cosmographe André Thevet. C'est aussi la leçon de l'oracle Bacbuc : « Vos philosophes, qui se complaignent que toutes choses ont été par les anciens écrites, que rien ne leur est laissé de nouveau à inventer, ont tort trop évident. » Et Rabelais, dans la généalogie de Pantagruel, s'amuse à parodier ceux qui, tout entiers tournés vers le passé, voudraient que toutes les inventions remontent à la plus haute Antiquité. Parmi ses lointains ancêtres, le Géant compte Gemmagog, « qui fut inventeur les souliers à poulaine », Morguan, qui « premier de ce monde joua aux dés avec ses besicles », et Happemousche, « qui premier inventa de fumer les langues de bœuf à la cheminée, car auparavant le monde les saloit comme on fait les jambons ».

En ce *xv<sup>e</sup>* siècle qu'on a justement défini comme le siècle des ingénieurs, la modernité, c'est aussi le développement des techniques. Rabelais a perçu cette nouveauté. L'épisode de Messere Gaster, au *Quart Livre*, n'est pas tant l'expression d'une philosophie « matérialiste » qui placerait dans la satisfaction des besoins et des désirs de l'homme le ressort de son ingéniosité qu'une alerte méditation sur l'esprit humain qui, confronté au manque et à la pénurie, trouve dans son ingéniosité les arts aptes à aménager la nature, à apprivoiser ses forces latentes. Ingéniosité si grande que les hommes, ayant inventé l'agriculture, puis le commerce, puis, pour les défendre, l'art militaire, ne se trouvent pas démunis quand leurs ennemis s'avisent de retourner celui-ci contre eux, et découvrent la manière de forcer les boulets de canon à rebrousser chemin et à revenir à l'envoyeur ! Il y a un Léonard de Vinci en Rabelais. Il n'a évidemment pas manqué de célébrer l'art de l'imprimerie comme ses contemporains éclairés. Et il devance beaucoup d'entre eux dans la perception des changements profonds que ne manquera pas de provoquer la découverte des terres nouvelles.

Ce sens de la modernité, l'usage résolu de la langue française en témoigne. Il est significatif de voir un ardent amateur de l'Antiquité jeter le discrédit sur les « rapetasseurs de vieilles ferrailles latines », les « revendeurs de vieux mots latins tout moisés et incertains » et soutenir que « notre langue vulgaire n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mépriser qu'ils l'estiment ». Tout le monde se souvient de l'épisode de l'écolier limousin qui ne veut parler qu'un indigeste et prétentieux franco-latin et dédaigne « l'usage commune de parler ». Mais, à la différence des faux modernes qui ne méprisent que parce qu'ils ne savent pas, Rabelais plaide pour « notre langue gallique » parce qu'il est également chez lui dans l'antiquaille.

## L'éducation des sphincters

Ce dynamisme d'un savoir tourné vers la modernité, vers les tâches du monde d'aujourd'hui, d'un savoir qui hérite pour transmettre, innerve l'œuvre de Rabelais. C'est lui qui permet de faire du petit Gargantua cet être apte à commander que révélera la guerre picrocholine. Pourtant sa nature ne l'y disposait guère ; né flegmatique, il semblait destiné, comme dit un médecin du temps, à se suffire d'un lit et d'une marmite. Sa petite enfance le fait voir livré aux manifestations de son naturel, fiantant, pissant, rendant sa gorge, rotant, éternuant et se morvant en archidiacre, peu pressé de quitter le lit et avide de gagner la table.

Voilà l'être qu'une éducation bien conduite va changer en bon roi. Ce n'aura pas été sans peine, et son père ne commence à placer en lui des espérances que lorsque l'enfant l'entretient des diverses méthodes qu'il a essayées pour mieux se torcher le cul. L'éducation d'un flegmatique commence par le contrôle des sphincters. D'autres progrès, certes, seront nécessaires. Quand le petit Gargantua, d'abord éduqué par des précepteurs sophistes, c'est-à-dire des représentants de l'âge gothique, de la culture gothique, est confronté au jeune Epistémon, fruit de la culture nouvelle, il ne sait répliquer à un discours parfaitement dominé qu'en se cachant la tête dans son bonnet et en pleurant comme une vache : « Et ne fut possible de tirer de lui une parole, non plus qu'un pet d'un âne mort. »

Être orateur, maîtriser la parole : voilà le signe d'une bonne éducation, d'un accès réussi au métier d'homme. Cet idéal d'humanité regarde l'esprit et le corps ensemble : parler, ce n'est pas seulement dire, c'est aussi pouvoir communiquer par tout son être, savoir associer son corps à l'acte de parole, car il y a, disait déjà Quintilien, une sorte d'éloquence du corps. Conception charnelle du langage dont tout lecteur de Rabelais qui a de l'oreille sent qu'elle est consubstantielle à son écriture. Etudiant à Montpellier, Rabelais a participé à la représentation d'une comédie. Chacun de ses livres s'ouvre par un prologue, terme emprunté au théâtre. Le langage ne se dit pas seulement, il se joue. Cela parce que la culture n'est pas de l'ordre de l'avoir, mais de l'ordre de l'être. « Deviens ce que tu es », recommandait Érasme : la culture bien comprise en est le moyen.

Rabelais – et c'est là une conviction profonde de l'humanisme tout entier – suggère, en effet, qu'il peut y avoir mauvais usage de la connaissance. Dans ce magnifique éloge de la culture nouvelle qu'est la célèbre lettre de Gargantua à son fils, il vaut la peine de relever ces mots révélateurs : « Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et les prêcheurs de mon temps. »

En certaines mains, la culture peut se pervertir. Si le jeune Epistémon illustre les vertus de la rhétorique, instrument de la maîtrise de la parole, d'autres peuvent la mettre au service de leur appétit de tromper ou de se tromper. Le séduisant Panurge est là pour l'attester. Conduit par son désir, amoureux de soi, il est toujours en quête d'argent et prétend que l'univers est régi par les emprunts et les dettes et qu'il ne fait que se conformer à l'ordre universel. Son interlocuteur Pantagruel ne se refuse pas au plaisir d'ouïr son beau discours, mais préférerait assurément que Panurge, au lieu de le donner pour justification de sa conduite, ne l'eût prononcé que par manière de jeu.

C'est encore Panurge qui, prêt à aller prendre conseil de la fameuse Sibylle, assure que les plus grands personnages se sont bien trouvés d'avoir recueilli les avis des femmes. Et il cite Pythagore, Socrate, Empédocle et « notre maître Ortuinus », espérant sans doute que le souvenir de la célèbre Diotime, à qui Socrate devait une

partie de sa sagesse, fera oublier que le théologien Ortuinus passait pour avoir engrossé une servante – originale façon de progresser dans la sagesse grâce aux femmes. L'érudition aussi peut être mise au service d'un certain terrorisme intellectuel.

## Références érudites

Humaniste, Rabelais multiplie dans son œuvre les références érudites. Certaines pages, comme au *Tiers Livre* la consultation du juge Bridoye, en sont presque illisibles. Le lecteur d'aujourd'hui les regarde avec respect, déconcerté par ce déferlement. Il ne lui reste, pour en rendre compte, qu'à louer globalement la science de Maître François, bon représentant de « l'esprit » de la Renaissance et de sa boulimie intellectuelle, ou, à l'inverse, à soupçonner Rabelais de parodier un travers de son temps. C'est aller trop vite en besogne.

Le rire de Rabelais n'épargne pas l'érudition, sans pourtant qu'il ne faille y voir que dérision. Rire de connivence quand la référence érudite est comme un signe adressé à la complicité du lecteur qui partage le même savoir : l'Europe culturelle, c'est aussi ce sentiment, très fort chez les humanistes, de former une communauté – supranationale, dirions-nous –, qui, constituée dans et par une commune passion pour les lettres antiques, fondement de l'identité européenne, a conscience de ce que la diversité de ses intérêts répond à de mêmes enjeux. Rire d'espièglerie, quand la référence érudite, plus ou moins truquée, concourt à resserrer cette complicité, mais signale aussi qu'on n'est pas prisonnier du savoir, mais capable de jouer avec lui.

Mais ce n'est pas assez dire. L'examen de l'épisode de Bridoye suggère une troisième voie, qui pourrait bien être la principale. Bridoye est un juge actif, affairé même, qui ne se détermine qu'en respectant scrupuleusement les formes juridiques, qu'en vérifiant sans cesse la conformité de ses choix avec les textes de droit ; mais, au moment de prononcer la sentence, il s'en remet au sort des dés ! Tout se passe comme si, après avoir multiplié les actes de la procédure selon les règles les mieux reçues du droit, il estimait que juger est un acte suprême qui requiert l'aide et l'assistance du ciel et que toute son activité préalable, à laquelle certes il avait le devoir de s'adonner, n'était que l'expression

de sa bonne volonté. Extraordinaire apologue de la nécessité et, pourtant, du néant de l'érudition. Toute la culture de la Renaissance est là : la quête ardente du savoir se résout finalement en cet idéal auquel, dans la tradition de la docte ignorance, Lefèvre d'Étaples a donné le nom d'« ignorance sacrée ».

## L'aptitude à rire de tout

Cette attitude s'exprime dans la critique véhémentement moqueuse des théologiens, des scolastiques, et de leurs « subtiles niaiseries », pour parler comme Érasme. Nulle part on ne les a raillés avec plus de verve que dans le discours que prononce Maître Janotus de Bragmardo pour obtenir restitution des cloches de Notre-Dame ; il faut l'entendre vanter « la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est intronifiée en la terrestrité de leur nature quidditative », ou bâtir ce beau raisonnement : « *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando clochans, clochativo clochare facit clochabiliter clochantes.* » Dans la parodie burlesque du latin savant, Molière n'a pas fait mieux.

La scolastique ne s'est jamais tout à fait relevée de tels sarcasmes. Sarcasmes injustes, assurément. Mais il serait également injuste de ne pas voir dans ces partis pris, dans ces dérisions, le sentiment qui anime toute la Renaissance : la certitude de vivre un âge nouveau, de réinventer la culture, de définir une nouvelle manière de penser, de parler, d'être au monde. Cette certitude est source de gaieté, et les personnages de Rabelais sont gais : c'est la gaieté, l'aptitude à rire de tout, qui sauve ceux-là mêmes que son œuvre tourne en dérision, pour peu que leur rire ne les épargne pas. Janotus lui-même s'associe à l'immense éclat de rire qui accueille sa harangue, et l'amour de soi qui conduit Panurge ne l'empêche pas de savoir souvent garder quelque distance avec soi, rire de soi. Pour être sage, il faut savoir être fou.

Dans les temps de désenchantement et de crise – et Dieu sait si la Renaissance a connu de profondes crises, dont la plus apparente est l'éclatement de la chrétienté millénaire –, il n'est pas sans fruit de prêter l'oreille à l'optimisme vigilant dont témoigne l'œuvre de Rabelais. Né au soir du *xv<sup>e</sup>* siècle, il ignore la mélancolie des fins de siècle. ●

Jean Céard  
(25 mars 1994)

## POURQUOI CET ARTICLE ?

Le candidat au bac trouvera dans cet article de Jean Céard, grand spécialiste du *xv<sup>e</sup>* siècle et auteur d'une édition critique de l'œuvre de Rabelais, **des éléments de réflexion indispensables pour bien situer son importance dans le *xv<sup>e</sup>* siècle littéraire et philosophique.** À côté des personnages les plus connus de son œuvre, tels Pantagruel, Gargantua et Panurge, Jean Céard convoque ici d'autres figures significatives : Epistémon le précepteur, Bacbuc l'oracle, Bridoye le juge. L'analyse des épisodes dont ils sont les protagonistes montre à quel point Rabelais incarne l'esprit de la Renaissance et de l'Humanisme : il est l'inventeur de « l'encyclopédie » (au sens d'un savoir maîtrisé), partisan d'un retour aux textes débarrassés de leurs commentaires, attentif au développement des techniques. Rabelais est aussi le défenseur du français contre le latin – qu'il connaît parfaitement – et tourne en dérision les « subtiles niaiseries » des scolastiques, revendiquant l'« ignorance sacrée » à laquelle lui donne droit son immense érudition.